



Crédits photos

| | |
|--------------------------|-----------------------------------|
| Lilou Babin-Turcotte | p.22 |
| Adèle Beauchamp | p.37, p.58 |
| Jacob Bernier | p. 38 |
| Allyson Caron-Pelletier | p.40 |
| Alice Dubois | p.8, p.12, p.18, p.32, p.38, p.39 |
| Mai Durette | p.60 |
| Déborah Léa Girard Iduma | p.53, p.54 |
| Agathe Nogues | p.28, p.39 |
| Noémie Poirier | p.17, p.43 |

Toutes les photos ont été retravaillées par l'équipe de direction artistique.

THE
DES MATHERS

| | |
|---------------------------|----|
| Mot de la direction | 06 |
| Éditorial | 08 |

Au précipice du faux-semblant / En écho-cathédrale, un rire

| | |
|---------------------------------|----|
| La femme dégelée | 12 |
| Andréane McNally-Gagnon | |
| Hériter les rougeurs | 18 |
| Alice Dubois | |
| Pain hot-dog mayo caviar | 22 |
| Marie Bélanger | |
| Les marques de la lumière | 26 |
| Mariève Perrault Rocheleau | |

Vous ferez votre chemin de croix / Elles suivront les murs

| | |
|------------------------------|----|
| comme une prière | 32 |
| Lilou Babin-Turcotte | |
| Piétiner la résistance | 36 |
| Flavie Fortin | |
| Graphite, poudrerie | 40 |
| Samuelle Perreault-Lafrance | |
| Contredanse | 42 |
| Clémence Bédard | |

Au-delà de la présence / Errance giratoire

| | |
|-------------------------------|----|
| Rest in peace, îlesoniq | 48 |
| Mathilde Nault | |
| si tu reviens | 52 |
| Catherine-Audrey Volcy | |
| missed connections | 56 |
| Rockya Chaouch | |
| Les fuites ordinaires | 58 |
| Adèle Beauchamp | |

NOT DE LA DIRECTION

Passages, c'est les chemins que le Culte trace,
Nous ouvrons la voie, nous redéfinissons l'espace.
Nous formons un pont entre les idées et le tangible,
des passeurs d'histoires imperceptibles.

Chaque édition est une faille à franchir.
Un espace où l'art se permet de grandir.
Nous sommes à l'écoute des voix émergentes,
Une réponse à une génération consciente.

Nous façonnons un environnement
Où l'audace inscrit son empreinte au présent.
Un mouvement qui dérange et éclaire,
Qui trace l'avenir dans la matière.

Ces pages sont ce mouvement continu qui relie l'idée
à sa réalisation, le souvenir à l'instant présent, l'individu à son devenir.

Elles témoignent de récits et d'expériences laissant une marque.
Traversez ces lignes et laissez-les raisonner en vous, dans l'espoir
que chacun de ces passages guident votre prochaine destination.

Ioana & Katherine

EDITORIAL



Puisqu'il nous faudra tous.tes fouler les planches
De cette traversée truffée de corsets et aiguilles
Puisqu'il nous faudra s'y piquer les doigts et en faire couler le sang
Se recoudre, se rattacher, se détacher de la forme
Puisqu'il nous faudra ensuite exister dans les interstices
Passer notre vie à parader notre insignifiance de paroisse
en paroisse

Puisqu'il nous faudra résister à la promenade
Capturer la lumière, étendre l'ondulation, franchir la parole
Puisqu'il nous faudra nous confesser, implorer, pardonner
nos offenses

Ne jamais s'égarer hors des chemins de croix,
Puisqu'il faudra nous inscrire dans notre paysage
Laisser notre trace, égratigner le sol de nos semelles

Puisqu'il nous faudra perdre pied et que, déboussolé.es,
Nous devrons tant bien que mal faire sens des intempéries
Puisqu'il nous faudra nettoyer la crasse sous nos ongles
Panser nos genoux, regarder au-dessus des haies
Puisqu'il nous faudra nous empiler, nous imbriquer l'un.e
dans l'autre

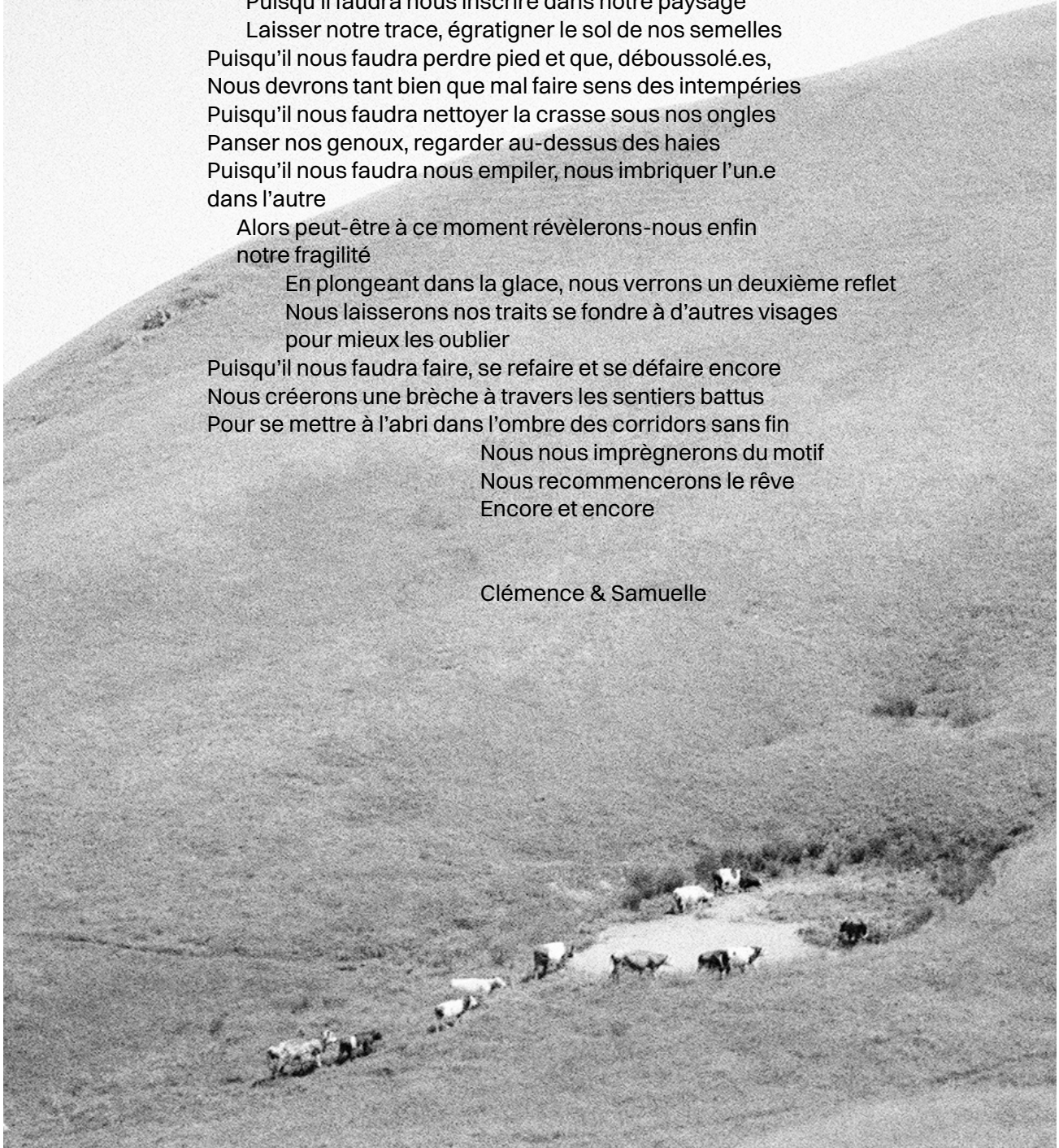
Alors peut-être à ce moment révélerons-nous enfin
notre fragilité

En plongeant dans la glace, nous verrons un deuxième reflet
Nous laisserons nos traits se fondre à d'autres visages
pour mieux les oublier

Puisqu'il nous faudra faire, se refaire et se défaire encore
Nous créerons une brèche à travers les sentiers battus
Pour se mettre à l'abri dans l'ombre des corridors sans fin

Nous nous imprègnerons du motif
Nous recommencerons le rêve
Encore et encore

Clémence & Samuelle



Au précipice du faux-semblant /
En écho-cathédrale, un rire.



LA

FEMME

DEGRADÉ

mes orteils s'agrippent à
l'arête du tremplin
dix taches rosées sur fond
néant

le vide m'appelle m'interpelle
il crie saute mais saute enfin
ma bouche murmure oui
mais vers quelle destination
il fait si noir je n'y vois rien

silence radio

l'absence dans mon estomac
me fait reculer d'un pas
des voix me disent
il faut le remplir ce ventre
pour ne pas que la vermine s'y installe
qu'elle n'y fasse son nid
qu'elle n'en gruge les parois

mais mes entrailles refusent
elles ont suffisamment donné
tout ce sang
qui coule entre mes jambes
qui s'évide, fuit
trace d'un devoir de femme
d'une souffrance de femme

mes orteils piétinent hésitent
est-ce vraiment si terrible là-bas ?
mes yeux se retournent
par-dessus mon épaule ils cherchent
des indices des preuves
le verrou au nom du père
sa clé chimère

une montagne russe

pas comme la Ronde

les feux d'artifice les sucreries la barbe à papa

l'ourson fuchsia premier prix au jeu de la taupe

plus comme Destination ultime

la structure qui vibre

crisse

grince

les vrilles

casse-gueule

le wagon qui grimpe

trop haut

l'anticipation angoisse

de

mort

un labyrinthe

pas comme Hangar 16

les arcs-en-ciel les ricanements la chasse aux trésors

au pire on rampe sous les panneaux

plus comme The Shining

les haies colossales

le blizzard hivernal

le patriarche à la hache sur les talons

on y entre on n'en sort plus

on y succombe

en

glace

un vortex polaire

traque mon cœur

lui fait courber l'échine

bientôt il ne sera qu'engelure

ma bouche proteste vite élance-toi

avant que ta flamme ne s'éteigne

avant que tu ne te rétractes

avant que tu ne redeviennes

la femme gelée

mon cœur s'ébroue avance d'un pas

mes orteils sur l'arête du tremplin

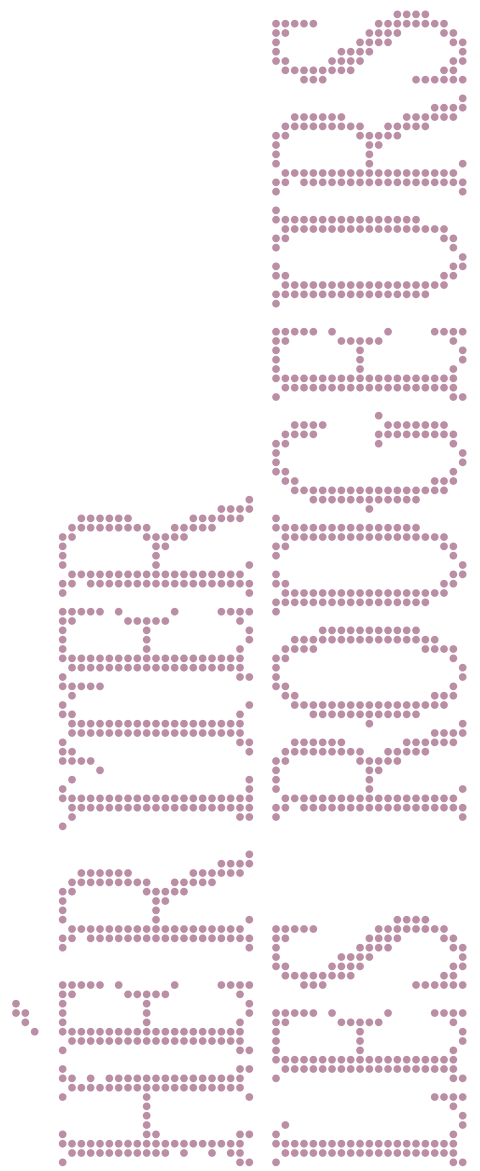
le trou noir s'est réveillé
il fredonne entonne des
utopies multicolores

16

une lueur s'en échappe
c'est impossible
et pourtant
une lueur de lucioles
une lueur de lanterne
une lueur de lendemain
mon cœur conquis
s'abandonne
il saute
Je saute

Je vole
Je lévite
Je plane
Je vogue
sur le Suroît
sa chaleur m'englobe
me berce me cajole me porte
me guide vers un paradis tropical
la lumière envahit tous mes pores
les fusionne les colmate
nous implosions en
kaléidoscope
Je renais
Je suis
JE





Alice Dubois

L'enfant suit les pas de la mère. Compte le carrelage noir et blanc, sort quelques mots nouveaux de sa bouche. Robinet. Savon. Bulles. Des rayons percent la fenêtre, viennent peindre des rayures sur la mousse. L'enfant attend dans l'eau, pointe ce qu'elle dicte. Toilette. Jambes. Rouge. Rouge entre les jambes de la mère. Rouge qui rappelle les écorchures de genou. Rouge liquide. Rouge beaucoup. Rouge-mort peut-être. L'enfant voit le rouge et ne connaît pas le mot. Le langage s'arrête ici. Le corps embarque. Les pommettes se gorgent, les souffles se saccadent. La mère voit la peur et dit ne t'inquiète pas. Elle dit que c'est seulement rouge-femme.

Oui, l'enfant qui pensait le rouge-mort découvrir aussi le rouge-femme.

Il faut se relever.

L'enfant accompagne la mère chez le médecin. Médecin homme cheveux gris lunettes rondes. Elle est étalée sur la table plastifiée. L'enfant observe la translucidité de ses jambes. Elle parcourt les traits cramoisis de ses doigts, y voit une ressemblance avec ses dessins de cire. Elle dit tu ressembles à une toile. Les yeux de la mère se brouillent, un peu. L'enfant ne comprend pas. L'homme gris dit je commence. L'homme transperce et efface. L'enfant regarde la peau perdre son œuvre.

Oui, l'enfant regarde les couleurs disparaître.

Il faut se relever.

*

L'enfant fouille dans les tiroirs à la recherche de trésors. Elle voit des breloques brillantes, des paillettes tissées, des robes longues. Elle glisse les tissus sur son corps. S'observe dans le miroir et ricane. Enfile ses petits pieds dans de grandes chaussures pointues. L'enfant marche clac clac. La mère la surprend. Se tient dans le cadre de porte, immobile. Elle est vêtue de pantalons aux genoux blanchis par l'eau de javel et par les mouvements de corps qui frotte. Elle a les manches remontées, une serviette sur l'épaule. L'enfant voit la mère. La mère voit l'enfant qui lui ressemble, avant. Les miroirs se multiplient. Elle ne sait pas, qui, entre elle et elle, est la vraie. L'enfant voit la porte qui se referme.

Oui, l'enfant voit la faille.

Il faut se relever.

L'été lorsqu'il fait trop chaud, elles s'étendent sur le plancher de la cuisine. Plancher froid pause canicule. L'enfant et la mère écoutent le temps de l'amour, gigotent aux mots de Française. La mère lui prend les mains, les fait danser. Ses doigts parcourent les siens, comptent les grains de soleil. Elle dit tu as des mains de pianiste. Elle lui raconte l'occupation des bancs d'église qui écoutait ses notes, avant. Elle regarde ses souvenirs au plafond. L'enfant regarde leur piano. Regarde la mère chaque semaine à quatre pattes, frotter la poussière inexistante. L'enfant voit les doigts de la mère sclérosés par le « prendre soin ». Par l'oubli.

Oui, l'enfant voit la mère frotter le souvenir. L'enfant voit la mère s'effacer.

Il faut se relever.

L'enfant se baigne à la piscine municipale. Elle se baigne et la mère la surveille de loin, flatte l'herbe humide qui l'enveloppe. L'enfant fait flotter son corps. Elle imite la mort et attend son secours. Attend de voir si elle existe. Elle teste si sa disparition ferait mal. Oui, l'enfant est à la piscine et fait la morte. Elle entend les pas, son corps immobile sent les yeux. Elle pense une mère et finalement c'est un lui. Lui inconnu. Lui ressemble à homme gris, mais finalement juste homme. Homme qui regarde. Qui regarde son corps immobile et qui sourit. L'homme arrache l'enfance.

Oui, l'enfant devient femme. D'un coup.

Il faut se relever.

La femme découvre un nouveau sentiment dans son ventre. Un tourbillon. Elle le partage et on lui dit moi aussi. Elle s'offre au complet. Ses yeux, sa tempête, son corps. Nu. Elle s'offre au complet et découvre l'amour peut-être. Elle découvre aussi ses draps rougis. Découvre un souvenir rouge-mort rouge-douleur rouge-femme qui veut maintenant dire rouge-amour peut-être aussi.

Oui, elle découvre qu'amour mort douleur femme portent la même couleur.

Elle se demande si sa mère aussi saigne lorsqu'elle aime.

Elle se dit qu'il faut se relever, tout de même, oui, il faut se relever la relève. Il faudra prendre l'héritage prendre la perte prendre ce rouge prendre tout, sur ses épaules.

Oui, la femme devra prendre la relève.



THE
WORLD
IS
A
PLACE
WHERE
WE
CAN
FIND
OURSELVES
AND
OUR
PEOPLE

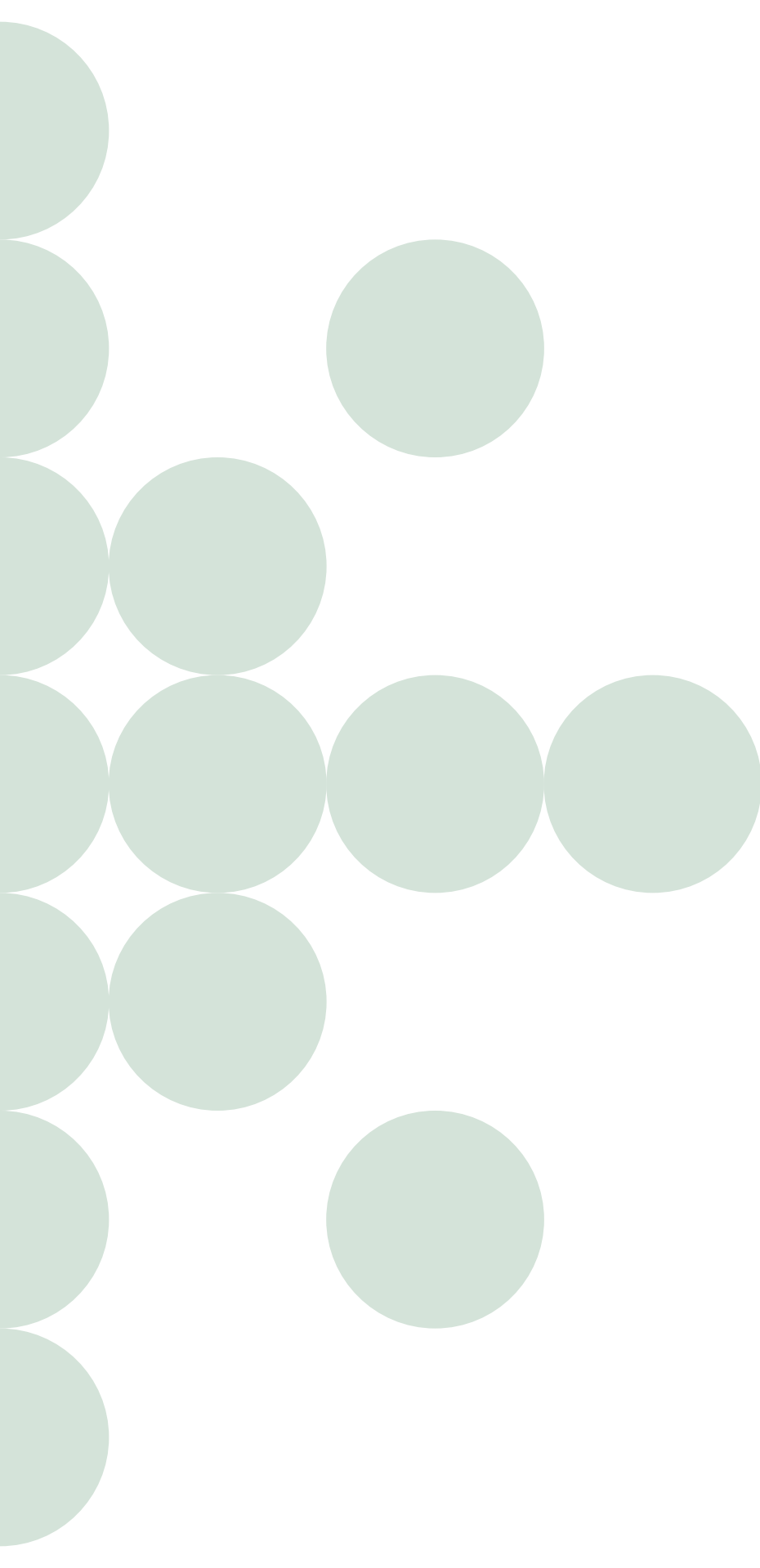
Marie Bélanger

Alphée demande on va où, tu dis où le vent nous mène, je pense où le gaz est moins cher. Je vous souhaite bon voyage, je reste ici, c'est mieux de toute façon. Je dis renflouons les coffres, la facture d'uni vient de rentrer. Tu dis c'est vrai, je vais texter ma mère. Je dis « il existe autre chose ». Tu dis je sais, mais moi je suis ici. Je me fâche. Je dis regarde autre chose en face. Tu dis toi-même, regarde autre chose en face. Je dis c'est pas pareil. Tu me demandes pourquoi. Je dis d'essayer de comprendre ce qui se passe en bas. Tu réponds pourquoi dire en bas, je veux te regarder en face. Je dis comment je me sens, en retard, en décalage. Je dis j'ai peur que ça paraisse. Tu dis « de quoi ? » Je réponds d'où je viens. Tu dis c'est beau d'où tu viens. Je dis je ne sais pas, je veux me fondre dans le décor. Tu demandes quel décor. Je dis de regarder en face ce qui t'entoure. Tu réponds ce qui nous entoure. Je dis oui, tu as raison. Je ne me suis jamais senti aussi bien qu'ici. Tu dis tu es à ta place. Je sais. Je dis tes ami•es sont gentils. Alphée m'a invité à sa fête. Maxence m'envoie des memes. Tes ami•es m'accueillent comme l'un des vôtres. Tu dis tu es l'un des nôtres. Je dis oui, mais pas vraiment. Je dis ma surprise le mardi soir quand ton père fait du steak. Je demande si c'est jour de fête. Tu dis non, pourquoi ? Je dis de laisser faire. Tu demandes « on écoute un film ? » Je réponds « de la musique ? » Tu dis oui, tout ce que tu veux mon cœur. Tu me dis raconte pendant que tu poses l'aiguille sur le vinyle. Je te dis écoute.

Je te dis le silence de la plaine et le bruit et l'odeur de la shop et les bonbons à ving-cinq sous et les monsieurs qui sacrent et le sourire de mon père, les mains sur mes oreilles. Tu me dis le salon du livre, je te dis la bibliothèque de l'école, je te dis les livres dans mon sac, la lampe allumée jusqu'à deux heures du mat'. Je te dis maman qui rentre tard, je te dis semblant de dormir, ses lèvres sur mon front. Je te dis papa dans l'appartement, je te dis les retailles font de bons amis, les retailles font de belles cabanes. Je te dis les CV chiffon. Je te dis les jours maigres, la cabane en ruines, papa qui sacre sans mains sur mes oreilles. Je te dis les cercles au marqueur dans les catalogues, les tours d'auto dans les quartiers riches. Je te dis qu'on n'est pas jaloux. J'entends ma mère dire que ces gens-là ne comprennent rien. Qu'on est plus proche qu'eux du vrai. Je l'entends pleurer dans ma tête quand on compte les items dans la file pour que la carte ne soit pas déclinée. Je te dis la pitié des gens qui gagnent plus. Je raconte les friperies avant la mode. Tu dis vintage, je réponds mon premier pantalon neuf. Je te dis la fierté de la marque. Tu me dis qu'on s'en fout, je dis tu as raison, que je comprends maintenant. J'ouvre mon sac à dos. Je dis trouvailles, tu dis wow. Hâte de les montrer à Sam et à Alphée et à Charlotte et à Maxence. Les ami•es diront wow aussi. Tu dis un show ce soir. Je dis cool ! Hâte ! Je dis on met quoi ? Tu dis ce que tu veux. Okay. Je te demande

la robe, je te demande le pantalon, je te demande la camisole, je te demande la chaîne au cou, tu me dis pas celle-là, mais t'es beau dans tout. Merci. On s'embrasse. Hâte d'y aller, hâte de danser, hâte de ne penser à rien. Je dis hâte de les voir, tu dis eux aussi ont hâte à toi.

La musique. Le Québec. La fierté. Je pense politique. Je pense que chez moi personne ne pense politique. Je pense que chez moi on pense au pain sur la table. Je respire. Je respire dans la foule. Je respire mieux qu'avant. Je danse. Je me demande si ça paraît. Je me dis peut-être qu'au prochain voyage je serai des vôtres. Je regarde Sam qui sourit. Je regarde Maxence. Je regarde Alphée qui prend Charlotte par la taille. J'attrape la tienne. Je me dis wow. Je me dis ces gens ne connaissent que ça. Tant mieux pour eux, je me dis. Je ressens les papillons. Je me dis tant mieux pour moi, tant mieux d'être ici, maintenant, avec elleux, avec toi. Je me dis la culture, c'est ce qui coule dans vos veines. Je me dis perfusion, je me dis donnez-moi tout ça, tout de suite. Je repense à ce que tu m'as dit. I fit right in. Promis, ça paraît pas. La culture coule dans les miennes aussi. Je regarde autour. Je me demande si un jour j'aurai les références, toutes les références. Je me demande si je me déballais, là, devant la scène, dans la foule, si vous m'aimeriez quand-même. Personne ne m'a encore dit que ça paraissait. Je pense à la polyvalente. Je pense aux soirées solitaires, aux larmes sur mes joues, au vide immense, au silence quand je parlais ville, quand je parlais rêves et spectacles et musées et cinéma. Je pense aux motocross, à ma peur du feu, à ma haine de la bière. Je me dis oui, je vis le rêve. Je sirote un vin orange. Je me dis j'ai trouvé. Pour la première fois, j'ai trouvé. J'attrape tes mains. Tu dis je t'aime, je réponds moi aussi.



Mariève Perrault Rocheleau

LES MARQUES
DE LA
LUMIÈRE

La vieille au foulard rouge est arrivée au village à la fin février, quand la lumière se glisse au creux du jour, au creux du cou ; qu'on ressent sa présence grandissante de jour en jour. Monsieur Guy, le réceptionniste de l'Auberge du Domaine, dit qu'elle n'est restée qu'une semaine. C'est ce qui est écrit dans l'registre, elle a loué une chambre du vingt-et-un au vingt-huit, c'est toute. Il le rappelle à n'importe qui affirme l'avoir vue marcher près des ruisseaux de neige fondue du mois de mars. Il me le répète chaque fois que je lui rapporte ce que j'ai entendu. Arrête-moi tes illuminations, on peut pas partir pis revenir comme ça. Je lui réponds toujours que je ne crois pas aux départs.

Tous se souviennent du matin de sa venue par la grande route du fleuve.

Mme Lou raconte aujourd'hui à qui veut l'entendre qu'elle est la première à l'avoir vue. Qui d'autre, c'est ma maison qui est la plus éloignée du village, la plus près de l'autoroute pis des érablières. Éveillée aux petites heures, elle préparait son café chaud, bien chaud, quand une silhouette au-dehors a attiré son regard, depuis la fenêtre de la cuisine. La vieille approchait d'un pas léger en direction du village, comme si la seule force de ses jambes pouvait la mener où elle le souhaitait. Comme si elle flottait sur le chemin glacé. J'suis allée voir plus tard si elle avait pas laissé son auto plus loin, mais y'avait pas d'autre char que l'mien dans les environs. Faut croire qu'elle s'est vraiment rendue à pied. Sa démarche est la même dans la bouche de mon oncle Pierre qui, un peu avant sept heures, l'a croisée alors qu'il promenait son chien sur la rue Principale. D'un geste simple, elle a tendu la main quand le gros Ulysse a approché son museau. J'en reviens pas, c'te chien-là se laisse jamais flatter par les étrangers. Vous devez être bin spéciale madame, il vous aime déjà. La grande Marie pelletait son entrée au moment où la vieille a dépassé le seuil de sa demeure, lui offrant un sourire rayonnant. Elle brillait cette femme-là. Jacques, le boulanger, retournait l'enseigne de son commerce pour en annoncer l'ouverture, pis elle m'a regardé drette din yeux à travers la vitre. Grand-maman Rose finissait sa prière quand elle est arrivée à l'église, recouverte de flocons amassés au fil de sa traversée. En tapant la neige sul dessus d'son manteau, elle m'a saluée d'la main pis elle est allée s'allumer un cierge. La vieille a longtemps admiré la flamme scintiller, comme pour en absorber chaque éclat, avant de reprendre sa course.

Le village s'est réveillé au fil de ses errances, les rencontres se multipliant pendant que le soleil montait dans le ciel. Lorsque je repense à cette journée, je l'imagine traverser les champs enneigés, les étroites rues de la grande place et les rangs infinis, son foulard rouge dansant dans le vent et son petit sac en cuir serré contre elle, comme s'il contenait tous les remèdes du monde. Je la revois, identique à l'instant où j'ai croisé son regard.

Il devait être près de midi. Je me dirigeais vers l'épicerie, laissant la maison derrière moi pour une course que ma mère m'envoyait chercher. C'est peut-être parce que j'écoutais une chanson que je ne l'ai pas entendue approcher. C'est peut-être parce que je cueillais les nuages dans le ciel que je ne l'ai pas vue s'avancer. D'un coup, elle marchait vers moi. Une toute petite femme ridée, inébranlable. Bonjour, bonjour, vous allez au village, oui, j'en reviens il est très beau, vous trouvez, ah oui tout est très beau ici, c'est bon à entendre, ça fait plaisir, bonne journée madame, bonne journée ma petite prend soin de toi, merci vous aussi au revoir. Elle m'a dépassée sans s'arrêter. Les quelques phrases lancées au croisement de nos chemins ont continué de flotter dans le vent, enveloppant mes pas.

Sa bonne humeur m'a suivie jusqu'à l'épicerie de la grande place. Les fruits me semblaient plus colorés. Le bip de la caisse plus doux. Les portes coulissantes moins sales. Sur le trajet de retour vers chez moi, je me suis arrêtée chez grand-maman Rose et nous avons parlé de la vieille au foulard rouge.

Nous en reparlons souvent depuis.

Depuis que les érablières de Mme Lou ont donné plus d'eau d'érable que les printemps précédents. Que le gros Ulysse se laisse flatter par tous les passants. Que la grande Marie n'a plus mal au dos après avoir travaillé dehors. Que Jacques ne découvre plus de souris dans sa boulangerie, cachées entre les sacs de farine. Que grand-maman Rose a retrouvé son chapelet égaré. Depuis que j'ai appris à recueillir les marques de la lumière.



Vous ferez votre chemin de croix /
Elles suivront les murs

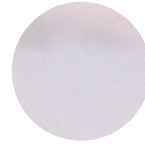




COMME

UNE

PRÉFÈRE



elles grandissent vite.

depuis que tu es venu.e les voir la semaine dernière, elles ont presque doublé de taille.

tes doigts parcourent la cage lentement, les souris sont peureuses, elles se cachent.

tu en agrippes une, tapie dans un coin, sous la paille.

son poil de bête en boule dans ton poing fermé

ses petites pattes roses, sa petite tête grise, ses petits yeux t'observent entre tes doigts,

clos.

c'est la plus belle de toute la portée

elle se débat, elle te résiste,

tu l'aimes

alors

déjà

énormément



si cette souris était à toi,

tu t'endormirais mieux le soir, tu lui donnerais toujours une double portion de lait

avant de la mettre au lit, les mots ne te manqueraient jamais et tu la bénirais

comme il se doit

même si tu sais que tu ne devrais pas,



tu mets la souris dans ta poche.

tu quittes rapidement par peur que quelqu'un ait remarqué ton délit.

tu t'enfuis sur la route de campagne qui se rend chez toi, tu cours trop vite,

tu bifurques,

tu prends un raccourcis, les herbes te fouettent les jambes

la souris a peur et quelque chose te dégouline dessus

tu murmures quelques mots, peut-être pour la rassurer,

elle

ou peut-être pour te rassurer

toi-même.



le dimanche suivant, tu te rends dans le confessionnal de l'église du village
tu es le pénitent sous la lumière tamisée de Dieu :
« pardonnez-moi mon Père, j'ai volé »

tu retourneras te confesser la semaine d'après et toutes les autres qui suivront
tu emprunteras le petit chemin abandonné
pour amener la souris voir le grand crucifix
planté en haut de la colline
qu'elle réfléchisse à sa foi
et qu'elle te guide vers la tienne.

tu la manipuleras fort dans tes mains,
tu la serreras, tu lui feras mal
elle est trop petite, elle couinera pour que tu la lâches
tu lui feras violence,
tu seras désolé.e

et puis, elle aussi
t'accordera son pardon
encore une fois



un soir,
tu l'entendras prier
ses petites mains jointes au niveau de son cœur,
concentrée,
elle murmurerà à dieu.

alors
tu prieras toi aussi :
« Seigneur, sauvez ma souris »
« Seigneur, elle doit s'enfuir »
« Seigneur, montrez-lui le trou entre les murs »
« qu'on l'amène loin des choses brisées »
« pour qu'elle m'oublie et »
« qu'elle puisse me survivre ».



PIETAR

LAKESIDE

Cartographier nos parages
 Consigner du bout des espadrilles

Les raccourcis

Le corps se souvient, mais les sillons aussi
 Que les chemins de désir en témoignent
 Au grand dam des urbanistes
 Contrecarrer leur travail
 S'y signaler
 Des petits poucets en Blundstone
 Dans la cohue, fronder la tourbe et la neige pas encore tassée
 Comme une contestation ordinaire
 Une rébellion du dimanche (pis de tous les autres jours de la semaine)
 pour un thrill relatif
 Pas mal sûre que Che Guevara faisait plus que sauter les tourniquets de métro

Pour une vague impression de gagner du temps
 Pour échapper aux vingt-quatre heures dans une journée
 Pour éviter les affiches de chats perdus
 Pour se consoler des autobus qui passent pas
 Pour une autodétermination feinte

Un travail de tous les instants, de toutes les enjambées
 Dicté par un trouble d'opposition et par des trottoirs trop étroits
 pour marcher à deux
 Faire de la ville aux cents clochers la ville aux mille sentiers
 À vol d'oiseau, on constaterait
 Le règne du podomètre
 Une rébellion latente du paysage
 Une vérité collective que les empreintes attestent
 Déterminer, à l'usure, ce qu'on fait prévaloir, ce qu'on emprunte
 et ce qu'on contourne
 Comme quand on a décidé en gang d'abolir les skinny jeans
Vox populi vox dei comme qui' disent

Fouler inlassablement la ruelle derrière le métro d'Iberville, la rue Saint-Denis
 Anticiper les nids de poule, les graffitis et les bas de pantalons mouillés
 C'est certainement pas Compostelle, mais c'en est presque un pèlerinage
 Si Montréal est un village, les belles filles tatouées et les gars avec un anneau d'oreille
 sont les chemins de terre sur lesquels on se foule la cheville

Les bottines suivent pas toujours les babines
 Ultimement, l'usage et le désir tranchent pour nous
 Une couple de booty calls se reconnaissent
 Les lacets restent détachés
 Les alentours momentanément bouleversés
 On a vu plus sain
 Mais pas plus organique





GRAPHTER POUDRERATE



« L'important, c'est qu'ils croient toujours que tout ça n'est qu'un jeu » se dit-elle, peinant à s'avancer dans la masse dense et froide. Chaque pas l'enfonce davantage parmi l'infinité de cristaux, faisant naître à ses chevilles nues hématomes et engelures. Elle compte sur l'engourdissement de ses membres pour oublier sa douleur, mais aussi sa fatigue, latente, comme trop importante pour la laisser gagner.

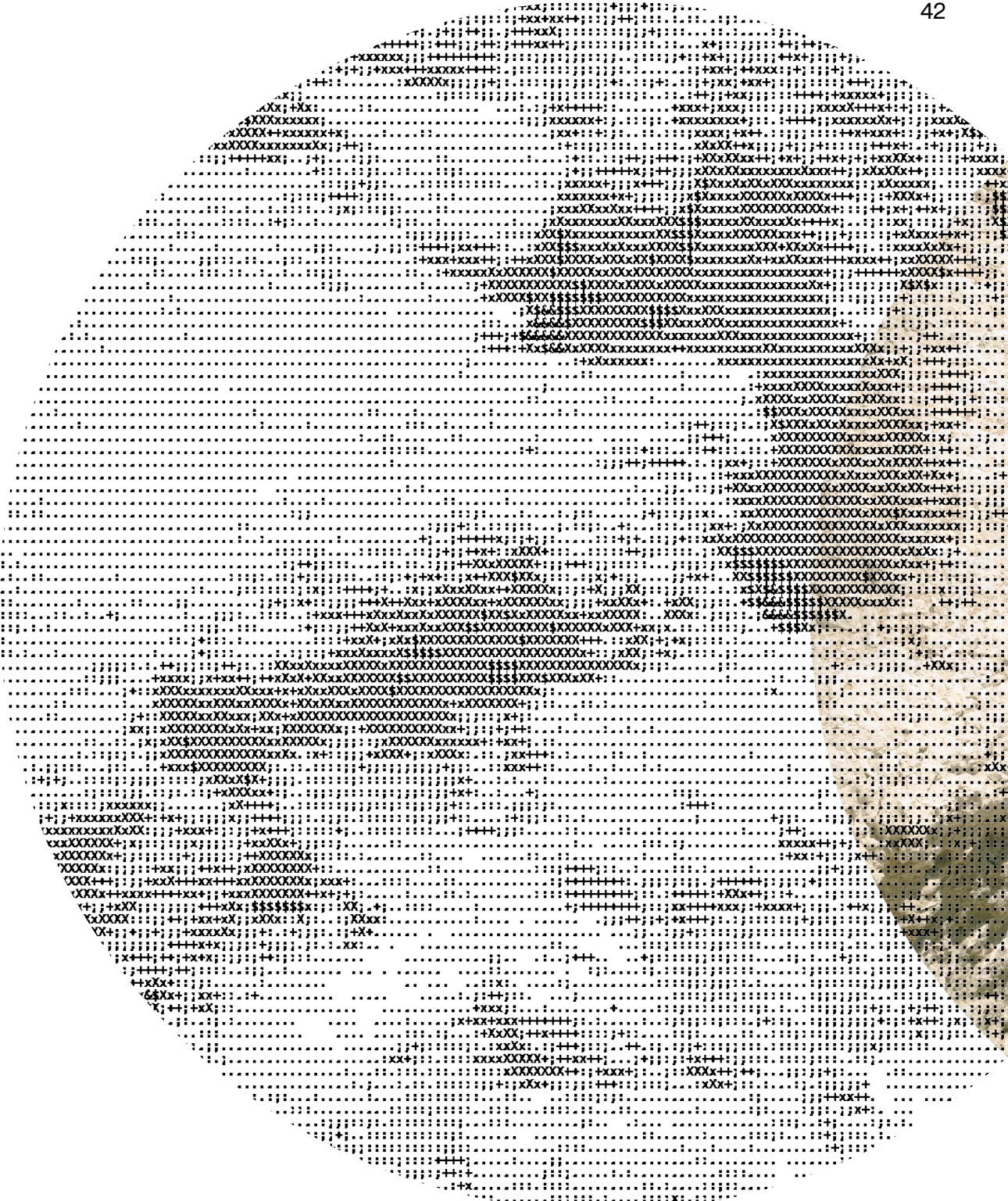
Les deux chats gambadent sur la surface à peine durcie de la neige à quelques mètres devant elle. Ils s'échangent le rôle de la souris, de la proie simulée, se cachent derrière les troncs, se fauillent sous le sapinage alourdi, font briller de leurs grosses pupilles d'ardoise les éclats de verre blanc. Leur poids-plume les empêche de s'enfoncer dans les bancs duveteux. « Ils s'amusez, c'est bien », répète-t-elle, tentant de repousser les gros nuages touffus que perce maintenant la cime des arbres. Les longues dagues épineuses fermaient déjà le ciel au-dessus de leurs têtes. Le vortex vaporeux, lui, arrive comme un globe translucide, posé sur la scène comme dernier scellant. Une nouvelle tempête s'annonce ; ou est-ce la précédente qui revient à la charge ? Le coucou d'un pendule qui surgit de plus bel alors qu'on pensait avoir avancé l'heure. Les cils de la marcheuse et les moustaches des minous venaient à peine d'être dégivrés ; leur vision, libérée.

Elle ne voit à présent qu'à quelques centimètres devant son nez. À celui-ci pend un petit glaçon encore mou, trouble, vert-de-gris, par lequel s'écoule une larme travaillée par le vent. Son souffle à elle ne dessine plus rien, n'est même plus figé par la suspension des gouttelettes à moins vingt-cinq degrés ; l'eau de sa bouche haletante, évaporée. Le gros chat la suit de près, trace et tape la piste qu'elle lui a tout juste dégagée. Son pelage d'hiver semble gonflé à l'hélium. Elle se demande s'il a froid, si son orgueil l'empêche de le lui démontrer. « L'orgueil, mais l'amour aussi, peut-être. » Elle se force à rire à cette idée. Elle n'avait jamais entendu de rire bourrasque. Étouffé par le froid extrême, il fuit aussi vite qu'il est venu.

Elle fait trois pas, en recule de deux. Elle a glissé la petite minette dans son chandail puis a resserré sur sa poitrine et sur ses épaules la courteline qui lui sert de manteau. Il tombe une pluie de poudre de crayon de plomb, de petites paillettes mates et sombres, en ses iris éreintées. Une lame semble passé sur une mine anthracite ; on en fait des copeaux et les lance dans les airs. Ils s'accrochent à ses cheveux, en cassent les mèches puis les recollent en fils électriques alourdis de grêle grise. La marcheuse se fond au décor qui ne lui est plus accessible, qui ne lui a jamais vraiment été. Comme si elle ne pouvait, ne pourrait déroger au couloir qu'elle emprunte et qu'elle retrace.

Elle est précédée, prédestinée, prédisposée.

Les flocons égratignent sa cornée, caressent le poil de ses compagnons. Elle retrouve un certain douillet dans l'inconfort de ne pas savoir où elle est et où elle va. Une bouffée parfaite dans le ventre-maison de ses chatons. Elle préfère ne pas percevoir, ne jamais concevoir la vastitude de la forêt et l'immensité du reste du monde. « Et si cette boucle ne finissait jamais », songe-t-elle. Et si sa quête s'ouvrait sur un champ de corbeaux tombés nets, morts, gelés, recroquevilés dans une coque de glace, annonçant sa propre défaite. Et si, trop anesthésiée, elle se révélait condamnée à s'expirer, à s'estomper, à se jeter dans le premier lac dont la surface ne serait pas complètement givrée. Qui rejoindrait-elle ? Qui suivraient, à leur tour, la marcheuse ? Qui renieraient l'hypnose et la spirale, qui se joueraient de l'aveuglement, qui conjurerait la tourmente ? Pourvu qu'elle ne soit pas seule.



COMPARISON



et voilà que même à l'aube s'étire sur nous une heure bleue
 la brunante grimant le long des draps, des cuisses
 cet amer ciel qui amincit les amas d'étoiles dans nos yeux
 nous arrachant le peu de temps qu'il nous reste à rembobiner la fable
 et voilà qu'à chaque matin on se cogne le petit orteil
 sur un coin toujours plus tranchant de la table
 devant nous aucune terre promise, tracée ou connue
 un jour il te faudra l'avouer
 l'amour est labyrinthe et je suis ton sentier battu

il y a de cela des lunes que tu m'as pris la main

tu poursuis ta marche à travers le sentier et je peine à te suivre
 derrière, en rampant, et malgré mon état tu ne te retournes jamais pour
 me regarder, je reçois des cailloux en pleine figure parce que tu traînes
 toujours des pieds, mais j'encaisse chaque coup et je prends ces cail-
 loux, je les place et nous trace un chemin de retour, je laisse une trace
 de nous et je ne sais pas si ça nous aidera un jour, mais je prie, je t'en
 prie reste près, arrête de fuir, mon amour, tu pars dans tous les sens,
 je m'essouffle je perds la cadence, je te perds et

pourtant, on s'était dit qu'au bout du chemin il y aurait une maison dans les bois, entourée
 d'un champ de marguerites et d'un jardin et d'un étang, mais

je peine à voir plus loin que la peau pelée qui s'écorche sur
 mes mains rampantes

on s'accorde faux pour se dire à demi-mot que ce n'est qu'une mauvaise passe,
 ensemble on traverse les temps d'averses en se regardant à moitié, on s'est tissé
 une courtépointe à l'image des jours où on ne se lassait plus de s'aimer

mais la laine s'atrophie au même rythme que mon corps au sol, elle
 se froisse comme les mots qui sortent de ta bouche, elle en perd ses
 couleurs et puis voilà qu'entre les mailles on ne se reconnaît plus

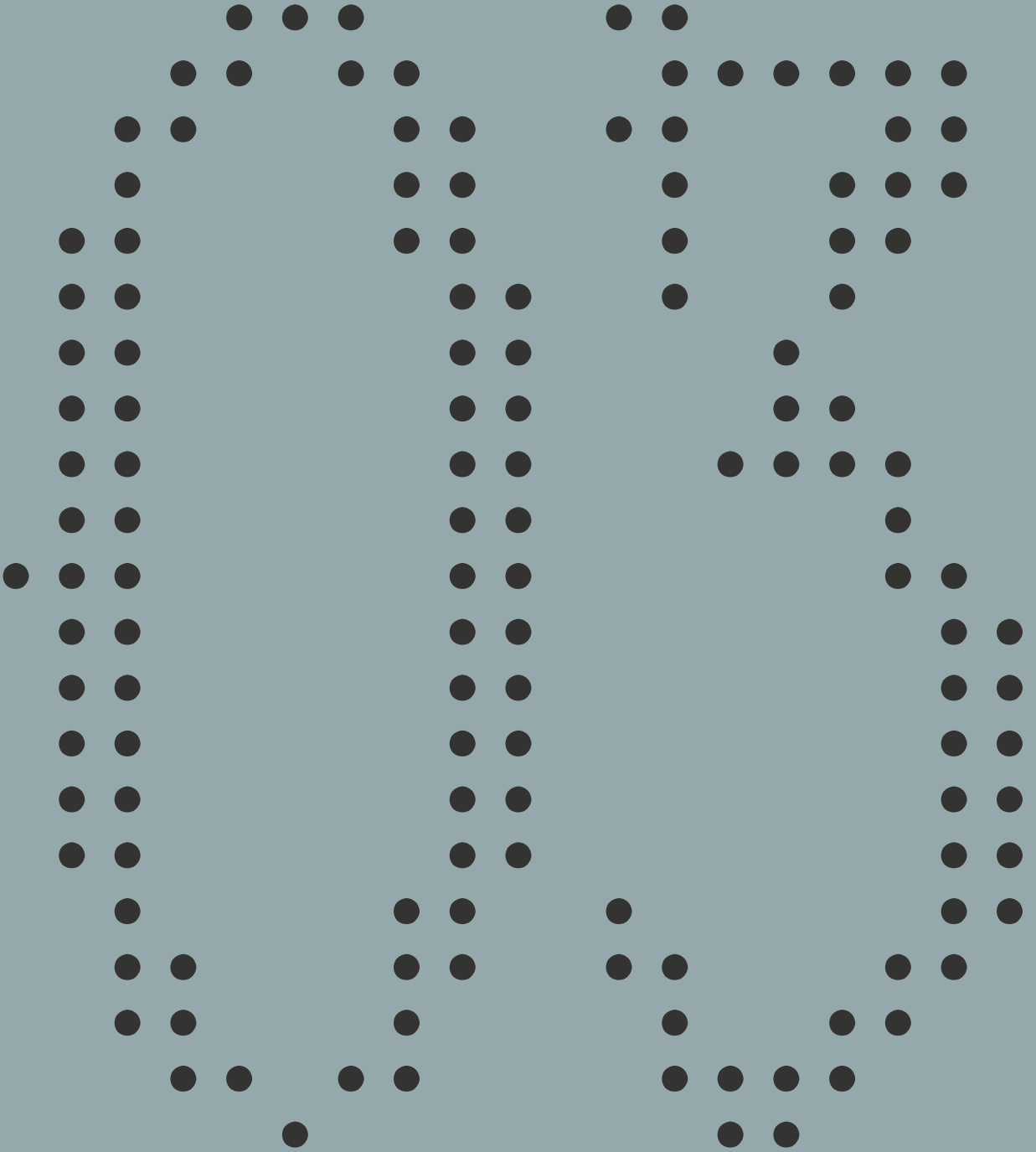
et même encore là je te suis, je suis tienne et je courbe l'échine et même si je n'ai droit
 qu'à des miettes de toi, je ne mordrais jamais la main de celui qui me nourrit, alors encore
 je te suis,

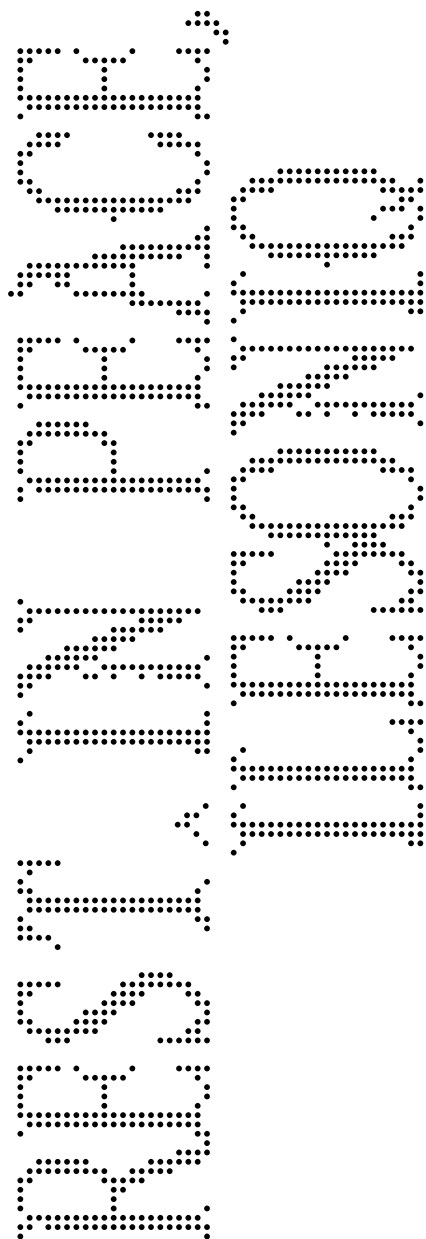
le temps file, les cailloux à la queue-leu-leu s'enfilent et moi je ne me
 sens plus respirer, j'aimerais prendre une pause mais il me faudra tou-
 jours suivre cette cadence,

battre de nos corps toujours et encore le rythme de notre contredanse

Ce n'est peut-être qu'à la frontière entre tes lèvres qu'il m'est possible d'exister
 et je me demande si tu m'aimes mieux entre tes dents
 si tu aimes en voir les marques quand tu me mords jusqu'au sang
 et si tu m'aimeras plus quand tu m'auras recrachée
 si les cailloux que nous aurons laissés à travers le sentier
 nous serviront d'ancrage pour revenir ici et encore s'aimer
 et si moi je t'aime parce qu'une partie de moi
 a encore envie de saigner

Au-delà de la présence /
Errance giratoire





On est crasse en tabarnak.

Fumée, mosh pit, poussière, bière. Enveille mon gars, renverse ta white claw sur le vomi d'une fille qui a mal géré son hydratation. C'est de même que ça marche, on peut pas laisser ce mètre carré vacant pis ben, personne veut mettre ses pieds là à frette.

Let's go, on s'en crisse, on réduit les centimètres entre nous, on devient un bloc. Une muraille infranchissable, forte, humide de notre sueur. On regarde la scène colorée. Les flashs se font aller vers nous de haut en bas. On hurle notre incapacité à verbaliser notre appréciation autrement que par nos sauts.

Imaginez-vous parfois que tout le monde puisse mourir
en même temps ?

Avez-vous déjà regardé autour de vous, la foule qui vous entoure pour réaliser qu'il serait surréaliste et presque beau que tout le monde meure ?

Oui ça serait beau, nos jambes, nos bras, nos sourires, nos vêtements, nos paillettes, nos cheveux, tous un par-dessus l'autre. Ils tomberaient à l'unisson suite à la dernière note. On répliquerait une fin de chorégraphie contemporaine : le moment où tous les danseurs tombent par terre, presque prisonniers de leurs vêtements de lin.

Calisse ! Ton bras, ton épaule, sur moi. Arrête d'avancer criss, tu peux pas aller plus proche, c't'impossible. Tu me pousses, tu tasses mon corps comme si l'humain était un objet à volume malléable. On échange un regard. Nos yeux sont vides. Tu sais que tu as tort, tu sais que j'ai raison. Tu es aussi mal que moi dans cette bousculade que tu as dirigée.

Pensez-vous que, si on meurt, les médias vont en parler ?
C'est sûr qu'ils vont en parler. La mort de 200 000 personnes au parc Jean-Drapeau, ça ne peut pas passer inaperçu.
Qui écrirait l'article ? Dans La Presse, Le Devoir, Le Journal de Montréal. Qui serait envoyé sur le terrain ? Qui regarderait les équipes sortir chaque corps, un à un ? Qui parlerait de ça au show du matin et pour combien de temps ?

« La mort d'une génération »

« Îlesoniq en berne »

« Les décibels n'ont jamais été aussi bas dans un festival électro »

Tous des titres d'articles, des phrases de journalistes, plus décevantes les unes que les autres, mais qui pourraient exister, si on mourait tous maintenant. L'émotion vivrait sa vie pendant quelques semaines avant d'être placée dans les rangs des nouvelles ordinaires. Celles qui existent dans les archives de la BANQ.

Il parle fort. Il a un chapeau de cowboy avec une fleur de lys dessus. Il n'a pas de chandail, pas de poils sur la poitrine non plus. Il a une barbe bien taillée. Il mesure plus que six pieds trois. Il parle fort. Sur son épaule gauche, il a un tatouage d'une grenouille avec un habit de shérif. Derrière toi, il se donne une trop grande liberté. Tu te retournes. Tu l'engueules. Il part presque en riant. Tu te retournes vers moi. J'ai vu, j'ai tout vu. Je baisse la tête et je recommence à fixer la scène.

Je pense que, si on meurt, on pourrait devenir un sujet de recherche. Des étudiants au bac ou mieux, à la maîtrise pourraient se pencher sur notre fin. Notre fin collective et tragique. Je nous regarde, vite comme ça, entre fumée, mosh pit, poussière, bière. Je nous regarde vivre et je me dis qu'on serait de bons sujets de recherche. Ça ferait changement des héros et des inventeurs. On aurait simplement été une génération de passage. Celle qui voulait changer le monde, mais qui est morte avant, parce que son désir d'aller voir Martin Garrix était plus grand.

Il pleut. Il pleut beaucoup. Mon chandail colle à ma peau. On voit mon nombril à travers le tissu. Mes souliers en toile aspirent l'eau. Mes chaussettes sont brunes. Mes cils travaillent fort pour garder l'eau à l'extérieur de mes iris. Trois filles à côté de moi sont sous leur nappe à pique nique qu'elles avaient roulée dans leur sac. La plus grande du trio me regarde et me fait signe qu'il reste de la place sous leur tente. Je m'y rends, ça ne change pas grand-chose, mais soudainement j'ai l'impression d'être bien.

Si on meurt, j'espère qu'ils ne passeront pas trop de temps à nous rendre hommage. Les deuils rendent toujours hommage à la performance de la tristesse plus qu'aux gens eux-mêmes. Justin Trudeau et François Legault iront poser des fleurs pour une gang qui ont tout fait sauf les élire. L'hommage serait le contraire de ce que nous aurions été. Elle serait probablement là, la vraie tragédie.

STIM REVENIRS

Catherine-Audrey Volcy

carrelage glacé sous mes pieds arqués
vestiges de toi

l'éclairage lunaire comme avertissement

l'angoisse ne se lassera pas de moi

je n'ai pas appris à ne pas penser

je frissonne sous l'hiver

voiture au bord de la panne ou de la mer

chicanes embourbées, fenêtres givrées

le chemin vers l'exil

la campagne pour se rassurer

d'un départ hâtif

mes mains rugueuses attrapent

ce qu'elles peuvent

pour démaquiller le début de tristesse

qui grandit vite à vitesse grand V

partout dans mon visage esseulé

mauvais présage essoufflé

quand ma tête se relève je vis le déni et même si

j'essaie de l'éluder

faux-fuyant de mes sensations

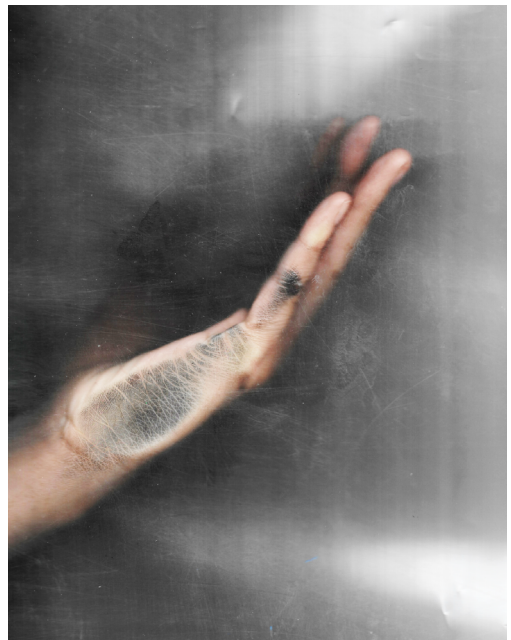
dans l'étourderie je te croise

dans le miroir je t'attends

engourdie, au précipice de ton absence

tout est toi lorsqu'il s'agit de moi





tes yeux rieurs
 porte de souvenirs
 mes fossettes-héritage
 ta douceur à même ma fougue
 mes taches aux pommettes
 tes paupières tombantes et tes longs cils
 nos bouches prolixes
 et le diastème entre nos palettes
 les marques aux phalanges
 concordance jusqu'au bout des
 doigts

dur de réfuter

je suis née pour te ressembler.

même si on saute une génération

ton legs s'est transmis

ta bouille collée à la mienne

le déluge sur mes joues

châtiment affligé

menace de me noyer

et si seulement

il pouvait effacer

tout ce qui nous hante

et tous les anniversaires

et toutes les boules de Noël en cadeau

avant le temps

et tous les mots doux

en secret dans mes oreilles d'enfant

et tous les après-midis

accostés à la télé

LCN en reprise toute la journée

et tous les regards complices

oubliés par ta mémoire qui s'estompe

tranquillement

pas vite

ta langue maternelle
 est revenue comme sauveuse
 remplaçant en même temps
 celle qu'on t'a apprise
 celle qui pouvait nous unir
 désormais, ta descendance
 déchiffre la confusion
 qui t'habite en permanence

voudrais-tu revoir la plage
 les paysages de Cabaret
 revoir les avocats mûrir dans ta cour
 le lycée la porte d'à côté
 voudrais-tu relire tes lettres d'amour
 rire avec ton époux-pierre-précieuse
 celui qui
 te voit
 te dépérir
 comme le supplice de la goutte
 l'impuissance de tous les jours

voudrais-tu changer de vie
 juste aujourd'hui
 conduire la vieille Pontiac que tu as haïe
 as-tu quelque chose à ajouter
 avant que la parole ne te soit confisquée

pourrais-tu revenir
 juste une matinée
 qu'on se raconte encore nos vies
 que tu me parles de tes cours d'aérobic

si tu reviens

eum, si tu pouvais revenir
 c'est ce que j'attendrais
 que tu me dises en un souffle enfin ce que tu veux
 ta misère, tes remords, ton extase, ta fierté
 les restes de toi
 je ferais tout pour que ton encéphale soit soluble

mais tu ne reviendras pas.

une partie de toi est pour toujours édulcorée
 et a fendu une partie de mon cœur
 du même coup

au moins
 tu te souviens qu'on chantait
Une belle histoire
 de Fugain
 à l'aube de tous mes désirs
 dans le temps où le monde des possibles
 existait toujours
 et tu te souviens des paroles et du refrain
 et ça colmate juste un peu
 le reste de mon chagrin
 qui perdurera tant que ta présence
 sera évanescence

COINTEONS

Elle déambule, Poppy. Les néons clignotent au-dessus de sa tête, ils déversent faiblement leur lumière comme des halos cassés. Le couloir semble infini, sans issue. Elle accélère le pas, le bruit de ses chaussures contre le carrelage lisse et sa respiration effrénée forment une chorale avec le grésillement fluorescent. Fugitive, volatile. Il n'y a personne d'autre qui existe ici.

*À la silhouette que j'ai vu comme une ombre
T'étais cachée dans les brèches, entre les murs au papier peint usé qui révèle leur laideur sous-
jacente (on aura beau essayer, elle transperce toujours le faux).
Je t'ai vu du coin de l'oeil, tu te fondais dans le jaune soleil crevé du sous-sol.*

Elle pousse lourdement la porte ornée d'un signe « sortie d'urgence ». Le monde est soudainement bleu, tellement bleu, couleur crépusculaire. Le monochrome est seulement interrompu par un lampadaire solitaire, qui éclaire de peine et de misère un arrêt de bus, seule variation dans le paysage asphalté. Alors elle s'assoit sur le banc à côté du panneau de métal, qui indiquait probablement à un moment le numéro de la ligne, mais décoloré depuis longtemps, et elle attend. Elle attend une éternité, Poppy, ou il lui semble. Ça lui rappelle les années cumulées à attendre. À attendre les bus qui n'arrivent jamais, à attendre en file, à attendre à demain, à la fin de semaine, à attendre que ça finisse puis que ça recommence.

Elle se retourne et n'est plus seule, il y a maintenant une jeune fille qui ne doit pas avoir plus de quinze ans qui se tient debout, un gros casque d'écoute sur les oreilles, d'où s'échappent quelques notes de basse. « Si seulement j'avais mes écouteurs moi aussi », se dit Poppy.

L'inconnue ne semble pas la remarquer, trop plongée dans son bouquin, et Poppy ne peut s'empêcher de remarquer la peau de ses mains ravagée par la sécheresse de l'air hivernal. Dans les traits de son visage à moitié dévoilé par les rayons sélènes, elle aurait juré reconnaître les siens.

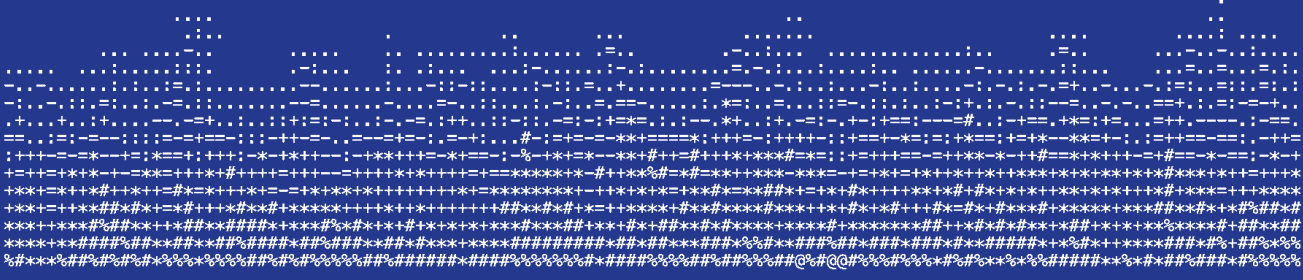
Ce souvenir, peut-être que je l'ai rêvé. L'image est floue, aux teintes d'une pellicule photo expirée. Je me rappelle du ciel et de l'herbe à perte de vue. Je me rappelle que tu me racontais toujours ces histoires du passé, pleines des prénoms de ceux qui ont oublié le tien il y a longtemps.

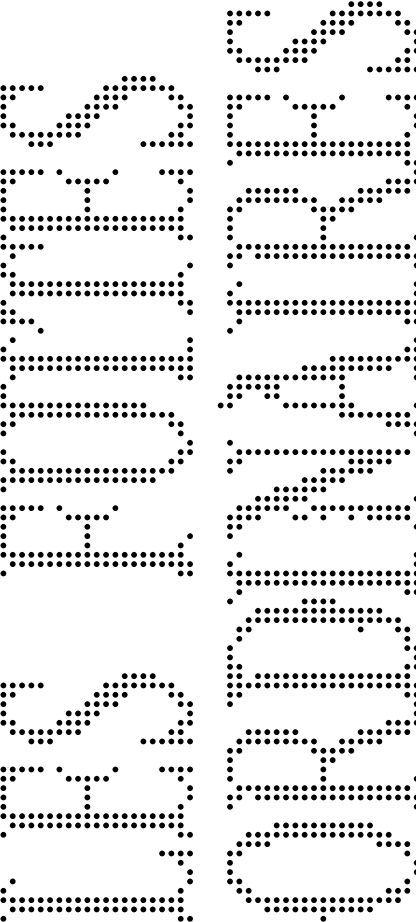
J'espère que tu as appris à lâcher prise depuis (je me rappelle les demi-lunes formées par tes ongles dans la paume de ta main crispée).

L'ombre d'une petite ville semble persister à l'horizon. Elle a l'impression que la route s'étire depuis des heures, sans jamais véritablement se rapprocher du lointain. Rien qu'une silhouette en clair-obscur, à quelques mètres d'elle. Elle court, Poppy, mais elle n'arrive jamais à réduire la distance qui les sépare. In saisissable, intangible, une existence en éclipse. Comme un souvenir perdu dans les interstices du temps et les fonds de tiroir. Pour elle, c'est presque réconfortant.

Car après tout, elle s'est habituée au vide, Poppy. Elle se rappelle les démenagements constants, l'époque où sa petite valise était son univers au complet. Poppy l'étoile errante, sans galaxie et sans attache, elle vit entre les trous noirs, elle a appris à exister quelque part dans le néant. C'est peut-être pour ça qu'elle trouve du confort dans ces endroits qui sonnent faux, quelque part entre la solitude et les tapis délavés, dans le ciel trop bleu et les corridors infinis.

Rockya Chaouch





Une voiture file pour l'emmener loin de là où elle vient, c'est-à-dire une ville avec des amis, des ordures et des moutons de mousse sous les meubles. Elle est partie à l'heure grise, mais on doit maintenant imaginer la Toyota étincelante contre la neige étale. Sa tête cogne contre la vitre et ses cheveux mouillés par la buée collent à sa tempe. Déjà, elle n'entend plus la musique ni le vacarme de l'asphalte.

Boucle. Les chevaux émergent de la brume comme des soleils au petit matin. Ils vont doucement sur le sol ; leurs sabots ne font aucun bruit lorsqu'ils touchent la terre. Ils décrivent un demi-arc de cercle et retraversent l'écran de vapeur opaque. Les chevaux émergent de la brume comme des soleils au petit matin. Peut-être courent-ils, plus légers que des pégases dans le ciel. Puis ils disparaissent comme des soleils au couchant. Leur boucle est éternelle, remplie de journées de quelques secondes. Ils sont eux-mêmes des créatures millénaires.

Elle a conscience que l'on fait le plein d'essence et que le soleil tape. Lui parvient l'odeur de la neige fondue par la porte ouverte du conducteur. Ça lui donne soif. Elle pourrait manger le sandwich qu'elle a préparé la veille, maintenant ridiculement plat dans le saran wrap dans sa poche. Elle ferme les yeux pour qu'on ne lui parle pas.

Ligne. Une version âgée d'elle-même regarde une version aveugle d'elle-même avancer, les mains tendues, à travers un champ en jachère. La version âgée d'elle-même crie à la version aveugle d'elle-même de s'arrêter. Mais il est trop tard, ça crève les yeux. La version aveugle d'elle-même est trop loin pour l'entendre. Elle marche droit vers le bord de la falaise qui sépare la terre arable de la mer. La version âgée d'elle-même pleure des larmes de fragments de lune.

À cette heure, la tôle sombre de la voiture chauffe malgré la température sous zéro. Elle s'attarde à la sensation des rayons de soleil blancs sur sa main. Ce sont de bons augures. Ils ont changé d'autoroute. Là où elle s'en va, personne ne la connaît et, pour s'y rendre, il faut patiemment égrainer la numérotation des artères.

Traversée. Son regard fouille les eaux de la baignoire. De proche en proche, elles reflètent des jets de lumière, qui s'arrangent en forme de cumulus, de son visage penché et de ses pupilles dans lesquelles on ne discerne plus l'eau de l'iris de l'eau. Elle frôle l'eau, la boit à même le bain de pierre, mais elle perd appui, glisse et passe de l'autre côté.



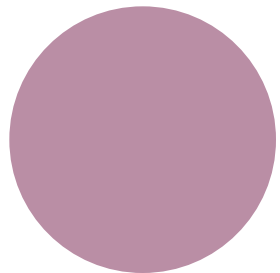
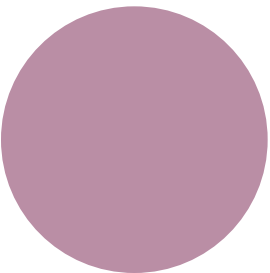
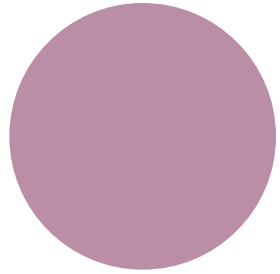
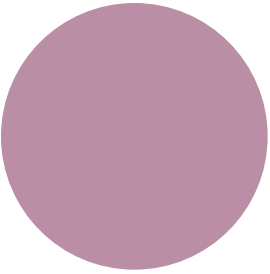
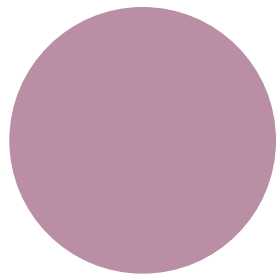
Son corps fait mal à cause de l'étroitesse de l'habacle, du sac sous ses pieds 61
et de tout ce sommeil. Elle sait que, si elle demeure immobile assez longtemps,
elle se rendormira loin, loin.

Envol. L'étang semble vide et plat comme un miroir.
Elle cligne des yeux. Un cygne blanc montre la courbe parfaite de son cou. Elle cligne des yeux. Dix cygnes montrent la courbe parfaite de leurs cous. Elle cligne des yeux. Dix cygnes s'envolent. Elle admire le contraste de leur plumage sur le fond de pinède.

Déjà, la journée se fatigue. L'autoroute s'est enroulée et dépliée mille fois, à faire perdre le nord. Mais dans sa tête, le tracé est net.



FOUR 2024-2025





DIRECTION GÉNÉRALE

Katherine Lefebvre
Ioana Tipurita

DIRECTION ARTISTIQUE

Déborah Léa Girard Iduma
Charlotte Legault
Maïcha Lazo-Mackay

RÉDACTION

Samuelle Perreault-Lafrance
Clémence Bédard

Lilou Babin-Turcotte
Marie Bélanger
Alice Dubois
Andréane McNally-Gagnon
Mariève Perrault Rocheleau



Adèle Beauchamp
Rockya Chaouch
Flavie Fortin
Mathilde Nault
Catherine-Audrey Volcy

ACTUS

Olivier Picard
Alice Young

Camélia Boussaid
Samuel Lacasse
Maïté Paradis
Gabrielle Proulx
Chanya Sedion

Allyson Caron-Pelletier
Élisa Marchildon
Arnaud Perron-Bouchard
Sami Rixhon
Alexane Taillon-Thiffeault

COMMUNICATIONS

Charlotte Duquette
Éloïse Cantin
Coralie Paquette



CRÉATION SONORE

Thierry Sarrazin Renaud
Charlotte Legroulx
Sunthy Williams Prom Tep

Aurélie Dion



Médéric Potvin

ÉVÉNEMENTIEL

Laurina De Lagrave
Laura Schembri
Emanuelle Asselin
Elodie Dolan-Bachand
Julianne Lajoie

Lea Benoit
Marion Gagnon-Loiselle
Félix Rousseau-Giguère

EXPÉRIENCES INTERACTIVES

Meryem Berbiche
Justin Lepitre
Jacob Bernier
Hubert Crépin
Axel Gervais
Dominic Roberts

Clément Boucher
Loïc Delorme
Gabriel Pelland

AUDIOVISUEL



Noémie Poirier
Jean-Christophe Zéphir
Sasha Bédard
Mai Durette
Raton Gosselin
Léa Lemieux
Agathe Nogues
Rosalie Robitaille



Mélie Derderian
Sasha-Gabriel Bograd
Camille Labrecque
Katianna Mennie
Rachel Pelletier
Azure Vincent

Complétez votre expérience avec
l'écoute de notre microalbum



Nous souhaitons remercier nos partenaires :
les Services à la vie étudiante de l'UQÀM et l'École des médias
de l'UQÀM.

Nous remercions également la typothèque Astrae Studio pour
les polices de caractère, ainsi qu'à tous les soumissionnaires et
collaborateur.ices ayant contribué à la création de ce magazine.

le culte